

LA MORT DU VETO.

Causes de sa maladie, & de la déchéance de toute sa sainte famille, qui bénéficie la France de trente Millions.

Intrigue, trahisons, cruelle perfidie,
Etoient depuis quatre ans sa grande maladie.

FRANÇAIS, vous touchez au moment de votre plus grande crise, & vous êtes encore à vous appercevoir de quelle source dérivent tous les maux passès & présens, hé bien moi, je vous vais vous en instruire ; je vais vous dévoiler toute la cour de France je vais vous prouver que vous n'avez aucun *fiat* à faire sur cette maison, que les sermens, les parjures, les caresses, les bassesses même ne lui coûtent rien pour en venir à ses fins ambitieuses.

Commençons d'abord par l'arrivée de Louis le gros dans ce monde, c'étoit un pauvre sequlette qui ne promettoit pas longue vie; on a même

prétendu que.... Cependant il fallut, puifque fon père avoit paffé le goût du pain; fa mère auffi, en faire un jour un roi de France; il fallut lui procurer en conféquence une femme royale, & l'intriguant Choifeuil fut choifi pour cette négociation fi fimple dans nos familles. Antoinette, par la politique du miniftre, fut donc deftinée à partager la couche royale de Louis. La fille d'Autriche eft arrivée en France, les flatteurs, les adulateurs, toutes les plumes ont célébré cette alliance. La belle emplette, il en faut convenir, que Ghoifeuil nous a été faire. Cette petite Marie-Thérèfe careffa fon grand-papa, fe fit bien venir de lui, & le vieux David fit tout ce qu'on vouloit. Cet himen cepend fe fit fous de fâcheux pronoftics. La mort d'un grand nombre de français le fcella. Antoinette parut douce d'abord, l'ingénuité, l'aimable candeur fembloient être fes vertus favorites, l'orgueil de fon fang, de fon rang, fe trouva quelquefoishumilié des prévenances que l'on avoit à la cour pour la concubine Dubary; mais pour ne pas fe brouiller avec le grand-papa, il fallut fe taire. Louis XV cependant rendit à la nature ce qu'elle lui avoit prêté, & malgré fa royauté, il fallut à fon tour plier bagage, & dire un éternel adieu. Ici, meffieurs, Antoinette commence à s'évertuer, fes frères qui n'étoient encore que des marmots, s'évertuent à leur tour, d'Artois, plus éveillé que les autres, fit fes parades, bourreau d'argent, pour fatisfaire fes petites paffions, fes folies de jeuneffe, il puifa dans les coffres de l'état, le mines de Potofi fuffifoient

à peine à ſa prodigalité ; le foible d'Antoinette pour ce cher beau-frère lui fit uſer du foible à ſon tour de Louis le gros pour elle. On puiſa dans les coffres de la nation ; on puiſa tant qu'il fallut remédier au déficit; mais la reſſource étoit toujours prête; quelques impôts nouveaux forçoient le peuple à venir régorger dans ces mêmes coffres le prix de leur ſueur & de leur travail ; le peuple bon paſſoit là-deſſus. Un Calonne fut appellé au miniſtère, & ce célèbre eſcroc, tout dévoué à Marie-Antoinette, amena la France, par ſes dilapidations, au point où elle eſt aujourd'hui. Joſeph II, le tout-tout d'Antoinette ſçut pêcher dans l'eau trouble, il vint à Paris, & ſçut tirer profit de ſon voyage. Antoinette, reine deſpote, diſpoſa des finances; Joſeph étoit en guerre avec le Turc, & la France étoit le coffre-fort qui l'aidoit à ſoutenir une injuſte guerre. Cependant à force d'aller ce train, on ouvrit les yeux, & le rusé Calonne tira comme on dit les marons du feu avec la patte du chat ; par un beau jour il nous planta là ; mais il ne partit pas sans biſcuit; il tira ſa cotte-part & laiſſa la France dans le bourbier. Ceux qui vinrent après lui, loin d'avoir remédié à nos maux, ont cherché à faire leurs orges ; ils n'y ont que trop réuſſi. Tout étant à ſon comble, la banqueroute menaçant la France, le peuple prit la puce à l'oreille ; pour l'appaiſer on convoqua les états-généraux, mais les grands s'étoient imaginés qu'ils en feroient de ceux-ci comme de ceux de Blois, ils ont cru qu'au moyen de quelques lettres de cachet on diſſou-

droit bientot cette assemblée, si elle vouloit voir trop clair & percer ce labyrinthe ; mais par malheur le siècle de l'idolâtrie étoit passé, un roi n'étoit plus pour nous une momie d'Égypthe ; nous avons reconnu que nous étions des hommes, qu'un roi étoit de même & non pas un dieu. La cour cependant voulut brusquer les choses, elle machina sourdement d'écraser le peuple, de resserrer le joug qu'il sembloit vouloir secouer, en l'intimidant par un appareil guerrier, et le cousin Lambesc fut chargé de cette boucherie qu'on nous préparoit, le braque manqua son coup pour avoir été trop crâne.

Le ciel fut pour nous, & le pouvoir des enfers fut nul. La bastille fut prise comme un coup de foudre, Delaunay & autres célébres brigands payèrent de leur tête le soulèvement de la nation. Alors, la fuite fut le salut des autres ; l'assemblée reprit son énergie, le peuple ses droits & le bonnet de la liberté prima au-dessus de la crosse & de l'épée ; l'église se vit démasquée, la noblesse perdit ses parchemins, ses titres qui ne prouvoient que le mérite des autres, & le peuple ne perdit rien. Mais la fastueuse noblesse, l'orgueilleux clergé se récalcitrant, la cour par des ruses de cabinet nous amadoua ; le roi jura de suivre la constitution, d'y être fidèle, de la défendre de tout son pouvoir, c'était le serment d'un buveur ou du corbeau qui promet de changer de couleur demain ; le roi par un beau jour délogea & toute la sainte famille avec lui ; mais le ciel ne les guida pas dans cette fuite nocturne, & il fallut

rebrousser chemin. L'orgueil d'Antoinette fut un peu humilié de ce contretems & la maîtresse & le valet-de-chambre à un peu de honte près rentrèrent dans la maison commune. Le français bon par nature auroit cru que cette équipée auroit servi de leçon à sire Louis, mais on a bien raison de dire : le vase imprégné d'une liqueur forte, en conserve toujours l'odeur; qui a bu boira. Louis n'en est pas redevenu meilleur, sa femme encore moins, pour mettre des entraves à notre constitution, il a appellé près de lui des ministres perfides, il a congédié les patriotes, il a ralenti les ressorts de notre gouvernement, gêné la marche de nos armées, il cherche encore à s'évader, & nous, français, serons-nous toujours foibles, ne jugerons-nous pas cet homme au tribunal de la nation. Sa conduite le rend inhabile à la place qu'il occupe; point de respect humain ici, si nous mollissons aujourd'hui, Louis nous jouera de plus belle, Louis nous brûlera la politesse, & reviendra comme César, dont il n'a jamais eu le caractère, porter la désolation chez nous. Hâtons-nous donc, frappons cette famille de l'anathême qu'elle a mérité, & si Louis n'est pas le dernier des Bourbons, qu'il serve au moins de leçon à son fils, pour lui, il peut dire son meâ culpâ, c'est ma faute, ma très-grande faute.

Allons, français, reprenez votre énergie, votre ancien caractère, frappez Louis XVI de l'anathéme qu'il mérite, & sauvons la patrie; que les trente millions que nous lui avons ac-

cordé rentrent dans les coffres de l'état, ils nous aideront à combatre les ennemis armés pour sa querelle ; si nous tardons à renverser ce colosse il nous accablera bientôt, pensez-y, français, pensez-y, ne vous laissez plus endormir, ou craignez de ne pouvoir plus vous réveiller ; votre sommeil seroit celui de la mort ; vous êtes debout, la patrie est en danger, venez à son secours, & si nos législateurs pouvoient mollir, rappellez-leur leurs devoirs, rappellez-leur qu'ils ont été choisis par le peuple français pour défendre ses droits, pour le rendre libre & non pour le courber sous le joug du despote. C'est un parti pris ou la France sera libre ou elle s'ensévelira sous ses propres débris, sous la monarchie même, & elle entraînera dans sa chûte tous ses tyrans.

Ce qu'il faut faire.

Louis ne peut pas être patriote,
Je vais le prouver en deux mots ;
Louis voudroit que nous portions la hote,
Que nous redevenions badauds ;
Louis voudroit être despote
Et ne régner que sur des sots :
Louis a l'ame trop fiére et trop haute,
Pour convenir qu'un sans-culotte
Soit un égal des rois égaux.
Louis, entouré de nigauds,
Entre deux partis nage & flotte,

Sa femme, qui n'eſt pas bigotte,
Voudroit qne nous fuſſions dévots.
Que faire de Louis le gros,
Qui depuis long-tems nous balotte
Et trouble enfin notre repos?
Mes chers amis, voici ce que je vote:
Lui rétrancher tous ses vétos,
Lui dire ſans autre propos,
La nation, Louis, qui n'eſt pas ſotte,
Voulant mettre fin a ſes maux,
Vous diſpenſe de tous travaux.
Dormez, buvez, tirez la botte,
Soyez gaillard, ſain & diſpos;
Mangez, conſumez la finance
Qu'on vous donne par complaiſance,
Mais, en bon françois, gardez vous
De rien machiner contre nous,
Ou, je le dis en conscience,
Vous ne ſerez plus roi de France.

Gaieté d'un Sans-Culotte

Air Poiſſard.

Le ſans-culotte a réſolu, *bis.*
De mettre le véto ſur cu, *bis.*
En dépit d'Antoinette,
De Louis & de Lafayette.

❀

Le ſans-culotte a ſes raiſons *bis.*
Pour ſe défier des Bourbons; *bis.*
Car toujours cette race
Fit peu juſtice & jamais grace.

❀

Il faut traiter Louis-le-Gros *bis.*
Comme il nous mène en ſes vétos *bis.*
Ne pas l'envoyer paître,
Mais pour cette fois le demettre.

❀

Lorſque Louis ſera démis *bis.*
On le verra de nos amis *bis.*
La couronne de France
Le mérite bien, je le penſe.

❀

Croit-il donc avec ſes vétos *bie.*
Nous conduire ainſi que des ſots, *bis.*
Le brave ſans-culotte
Eſt libre en dépit du deſpote.

❀

Adieu Louis, adieu Capet, *bis.*
Nous ſommes libres, c'eſt un fait *bis.*
Si tu nous fais la nique,
Chacun de nous a fer & pique.

❀

Ton beau-frère, nommé François *bis.*
Qui ſe dit le vengeur des Rois *bis.*
Peut bien deſcendre en France,
Il y trouvera pique & lance.

Signé, L. BOUSSEMART, *Patriote, Mouſtache.*

Chez GUILHEMAT, Imprimeur de la Liberté, rue
Serpente, N° 23.